

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FRANCAIS

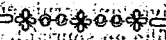
## Revue Critique et Littéraire.

### DES HOMMES ET DES CHOSES

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

VOL. 5. QUEBEC, 21 DECEMBRE, 1844, No. 42.

## Mélanges Littéraires.



### UNE VILLE DE NOCES.

Une froide et humide journée de novembre, en Belgique et dans le nord, en général, a un tel caractère de rêverie et de tristesse qu'on s'explique aisément la sombre nostalgie qui s'empare, à cette époque, des étrangers nés sous un ciel plus riche de lumière et de vie. Le voile de brume grise et lourde qui enveloppe toute la création animée semble éteindre sa mélancolique influence sur les plus vives impressions de l'âme, qui aspire, inerte et triste, après un rayon de lumière. L'histoire de la poésie et des idées des peuples est plus attachée qu'on ne pense à celle de l'atmosphère dans laquelle ils vivent; une page du Tasse reflète le ciel d'Italie; à travers la grande voix d'Ossian, on entend mugir le génie des tempêtes du Nord.

La journée du 27 novembre 1802 avait été plus triste que de coutume: le ciel gris et aqueux était sillonné de lourds nuages noirs qu'un froid vent d'ouest déroulait devant lui comme autant de sombres bannières. Parfois un pâle rayon de soleil, perçant la nue, venait animer de sa terne lumière les fenêtres d'une auberge située sur la route conduisant de Bruxelles à Tervuren.

Evidemment les deux personnes arrêtées en ce moment dans l'auberge de la *Croix-Rouge*, attendaient l'arrivée de quelque voiture. L'une de ces deux personnes était un homme d'une cinquantaine d'années, d'un air respectable, qui paraissait supporter son ennui avec impatience. Il arpentait d'une manière fébrile les carreaux rouges qui pavait la salle noire et enfumée de l'auberge, où l'on n'entendait d'autre bruit que le mouvement monotone d'une grande pendule en chêne noir qui occupait un des angles de la salle. L'étranger, tout en continuant sa promenade aussi régulièrement cadencée que le bruit du balancier jetait par moment un regard d'impatience vers le ciel, s'approchait de la fenêtre, battait une marche sur les vitres avec un vif sifflement d'irritation, regardait la pendule, puis reprenait sa promenade.

Tout-à-coup le bruit d'une voiture se fit entendre. Le voyageur s'élança à la fenêtre et trahit un vif mouvement de désappointement en voyant, au lieu de la voiture qu'il attendait, passer lourdement devant lui une longue charrette de meunier.

— Décidément, Marguerite, dit-il en s'adressant à une femme qui, pendant tout ce temps, était restée plongée dans une profonde rêverie, ou dans cette demi-somnolence que provoque la chaleur d'un poêle chauffé de charbon de terre, décidément nous avons du malheur : il est deux heures, la diligence de Tervueren doit être passée ; le garçon de l'auberge se sera trompé et nous aura fait perdre ici une heure d'attente précieuse, vu qu'il fait nuit à quatre heures.

— Si nous partions à pied, mon père, répondit la jeune fille, nous retrouverions peut-être quelque voiture à la montée du rendez-vous de chasse, et ce sera toujours autant de chemin de fait.

— Mon enfant, dit le père, tu vas au-devant d'une pensée que je n'osais te proposer. Tes courses de ce matin ont dû te fatiguer ; mais une jeune fille qui fait ses emplettes de mariage mettrait deux chevaux sur les dents sans s'en douter le moins du monde.

— Oh ! oui, j'ai bien abusé de ta bonté, n'est-ce pas, dit Marguerite en laissant tomber un long regard sur son père, c'est toi qui peut-être es fatigué ; en ce cas, attendons encore.

— Attendre ! j'aimerais mieux faire le reste de la route à pied que de passer encore une demi-heure dans cette maudite salle où je péris d'ennui. J'ai déjà compté deux fois les clous de cuivre qui garnissent les chaises,

— Alors partons, dit la jeune fille en souriant. Puis s'enveloppant d'une ample pelisse de soie noire, elle se prépara à suivre son père. Celui-ci régla sa dépense avec l'aubergiste, qui l'accompagna jusqu'au seuil de la porte en le saluant d'un retentissant : Bon voyage, monsieur Aubry.

Si l'on nous demande ce qu'était ce M. Aubry, deux mots suffiront pour le dépeindre. Ancien conseiller de la cour royale de Bruxelles, M. Aubry, après vingt années d'une carrière honorable dans la magistrature, s'était retiré dans une petite campagne qu'il possédait à Tervueren, joli village situé à trois lieues de Bruxelles ; là il s'était dévoué tout entier à l'éducation d'une fille unique, sur laquelle il avait réuni ce que son cœur possédait d'affection et d'espérance. Sa vie calme et limpide n'eût offert à qui que ce fût le plus le léger motif de haine ou de blâme. Une éducation sévère telle qu'il la concevait pour l'avoir reçue, ne laissait, disait-il, aux passions que la place nécessaire pour embellir la vie et non pour la bouleverser.

Avec de telles pensées, on sent que le choix d'un époux pour sa fille dut être pour lui le sujet de bien des réflexions, mais ici il s'était laissé entraîner par l'amour qu'il portait à sa Marguerite, et il venait de crainte de l'affliger, d'accorder sa main à un jeune homme qu'elle adorait, mais qui n'offrait pas aux yeux de M. Aubry toutes les qualités qu'il eût désirées dans un gendre.

Albert Degreef, fils d'un riche marchand de bois qui avait péri sur l'échafaud dans les tourmentes sociales de 93, était l'homme que Mr. Aubry venait d'accepter pour gendre. Marguerite l'avait vu pour la première fois dans un de ces bals champêtres qui autorisent ou consacrent tant de libertés. Pour cette âme de jeune fille, habituée à vivre avec les fantômes brûlants de ses rêveries de vingt ans, on comprend le rapide chemin que dut faire un homme qui, sous de grands semblants de modestie, cachait une bouillante audace dont il cherchait vainement à modérer l'expression quand quelque passion impérieuse venait illuminer son regard. Du reste, sa fortune passait pour être considérable, son luxe en était la preuve aux yeux de bien des gens. A ces avantages de position, il en joignait d'autres plus personnels, tels qu'une belle taille, un œil fier et voilé par moments

comme celui d'un tigre qui s'ennuie, une longue chevelure noire dans laquelle Marguerite plongeait ses blanches mains ; tout cela avait secondé l'amoureux Albert, qui, dans deux jours, allait être l'époux aimé d'une femme qu'il adorait.

Aussi toute cette matinée avait été employée par la jeune fille à soigner les apprêts de son costume de mariée. Elle avait tout voulu voir et ordonner elle-même. En devenant femme, elle ne voulait pas cesser d'être amante, et peut-être avait-elle révélé à son père tous les mystères de son cœur à propos d'une couleur de robe ou de la pose d'une fleur.

Soigneusement enveloppés dans leurs manteaux, les deux voyageurs montaient assez rapidement la route escarpée qui conduit du village à la chaussée de Haverghem. Arrivés au sommet de la montée, ils jetèrent un regard sur la partie du chemin qu'il venait de parcourir et qui s'étendait derrière eux comme un long et noir serpent dont les flaque d'eau simulaient les luisantes écailles. Devant eux la route était déserte. Derrière, quelques rares paysans tremblants de s'attarder, hâtaient le pas, et les saluaient en passant d'un : *Dieu vous protège dans votre route*. M. Aubry commença à s'inquiéter, les chemins étaient peu sûrs et chaque jour de nouveaux crimes témoignaient l'audace et de la férocité d'une bande de chauffeurs dont tous les efforts du gouvernement n'avaient pu délivrer le pays. A voir l'intelligence et la sécurité des attaques de ces brigands, on eût dit que quelque mystérieuse puissance les guidait. Là où veillaient les brigades de gendarmerie, les habitants pouvaient dormir tranquilles ; le pillage, les tortures et l'incendie suivaient leur départ.

Ce ne fut donc pas sans un secret mouvement d'inquiétude que M. Aubry vit le jour décroître sans qu'aucune voiture ou charrette s'offrit à lui.

Le ciel se couvrait de plus en plus, et de fortes raffales de vent s'engouffrant dans la forêt qui borde les deux côtés de la route, allaient y réveiller ses grands et mystérieux murmures qui semblent les voix de la tempête. Les noirs nuages fuyaient plus rapidement dans le ciel et semblaient faire courber dans leur vol la haute cime des hêtres qui frémissaient comme des roseaux. De larges gouttes de pluie constellaient les flaques d'eau de la route, et le vent qui s'élevait de plus en plus, jetait à travers les grandes allées de la forêt, comme par autant de bouches, ces mugissements gigantesques et ces sourds sifflements qu'il faut avoir entendus dans les forêts du nord pour en comprendre toute la magnétique terreur.

M. Aubry et sa fille étaient sans doute sous l'influence de cette crainte, indéfinie et vague. Les regards que le premier jetait derrière lui pour découvrir quel que voiture trahissaient un malaise qu'il semblait craindre de voir partager par sa fille. Cependant, la pluie commençait à tomber avec quelque force, il fallait se résoudre à prendre un parti.

— Si tu le veux, Marguerite, nous nous reposerons à la ferme de Jacques Lerol, que nous apercevons à deux portées de fusil d'ici ; là, nous pourrons attendre à l'abri qu'il passe une voiture pour retourner à Tervueren.

— Je le veux bien, père, répondit Marguerite, car depuis quelques instants j'ai peur.

— Peur !... et de quoi ? folle que tu es. N'es-tu pas avec ton père, et ne suis-je pas armé ?

— Ce que je crains, je ne saurais le définir. Il me semble depuis quelques instants que nous aurions mieux fait de ne pas aller à la ville. Que veux-tu, ces grands bois qui hurlent à nos côtés me semblent comme autant de prophètes de malheur ! Dépêchons, mon père, nous coucherons à la ferme de Jacques Lerol. Je ne serai tranquille que là.

M. Aubry doubla le pas, tenant sous le bras sa fille, dont le trouble semblait s'accroître à chaque instant. Cependant deux minutes après ils étaient en sûreté

et à l'abri chez Jacques Leroi, qui nés négligea rien pour rendre aussi agréable que possible à ses hôtes l'éventuelle hospitalité d'une nuit demandée par M. Aubry.

Cette ferme, qui fut le théâtre de l'événement que nous avons à raconter, existait encore aujourd'hui ; seulement, depuis cette époque, de nombreuses habitations sont venues animer la solitude qui faillit devenir fatale.

Faisant face à la grande route, elle se composait d'un grand bâtiment en briques et à un étage. Sur le derrière de l'auberge qui donnait sur la forêt, s'ouvraient quelques étroites lucarnes ou meurtrières défendues par des barreaux de fer scellés verticalement dans la maçonnerie. Le mur de côté, à gauche, était percé d'une petite fenêtre à hauteur du premier étage, au bas duquel s'élevait une pile de fagots et de bois qui atteignait jusqu'à peu près dix pieds du niveau de cette fenêtre, défendue par un volet de chêne, garni de fortes têtes de clous, comme tous ceux de la maison, qui, du reste, solidement construite et pourvue de portes épaisses et ferrées, semblait avoir conscience des périls où l'exposait sa solitude.

Assis sous le manteau d'une vaste cheminée antique que regretteront toujours les rêveurs qui, comme moi, prennent un vif intérêt aux drames apocalyptiques qui se déroulent dans la scène mobile de l'âtre, M. Aubry et sa fille se résignèrent, après cinq heures d'attente, à passer le reste de la nuit sous le toit de Jacques Leroi, qui d'ailleurs venait d'ordonner un souper *extra* ; le quitter après cette preuve d'amitié eût été une sanglante injure, et M. Aubry connaissait trop bien la politesse flamande pour oublier que c'était à son appétit à témoigner de sa reconnaissance.

Le souper fut gai et animé ; Marguerite, reloué bant dans ses rêveries, n'en sortait que pour extasier les jeunes servantes de la ferme par le récit des merveilles de sa toilette de mariée. Jacques Leroi et M. Aubry, assis sous le manteau de la cheminée, fumaient leurs pipes comme de graves sâchems américains ; on parla guerres, récoltes, luzerne et chauffeurs.

— Maître, dit l'une des servantes, tantôt en ramenant les bêtes, Pierre le journalier m'a conté qu'on avait *chariffé* un fermier à Notre-Dame-au-Bois.

— Tiens, dit le fermier, une maison bâtie au milieu de la forêt, il faut faire une lieue avant de rencontrer une chaumière : ce n'est pas étonnant.

— Mais il me semble, dit M. Aubry, que vous êtes bien isolé aussi !

— Oh ! moi, c'est différent, reprit Jacques d'un air fier, la maison a des portes et des fenêtres solides, et puis nous sommes toujours trois hommes ici qui avons dans nos fusils du plomb à loup, cela sert pour toutes les bêtes fauves comme vous savez !

— Cependant il serait peut-être dangereux d'essayer une défense ouverte dans votre position, dit M. Aubry ; dans un village je ne dis pas, on peut être secouru, mais ici on serait assassiné cent fois !

— Tu crois donc qu'il y a du danger ici, mon père ? dit Marguerite, qui parut sortir tout-à-coup de sa rêverie comme si les dernières paroles de son père eussent trouvé un triste écho dans son âme.

— Nullement, mon enfant ; nous parlons de suppositions générales qui n'ont aucun rapport avec notre situation. Mais, dis-moi, que va dire Albert, s'il allait par hasard ce soir nous faire une visite à Tervueren ? Notre absence va lui donner bien à penser ; s'il nous croyais partis !

— Quelle idée, dit Jacques Leroi ; on peut fort bien s'absenter un jour sans être mangé par les loups ; soyez tranquille, mademoiselle, les maris ne se perdent jamais avant le mariage. — Après, cela se voit quelquefois. — Allons, monsieur Aubry, encore un verre de Bourgogne, et bevons-le avec le respect que nous devons à sa vieillesse.

En ce moment la pendule sonna neuf heures, et les deux valets de ferme de Jacques Leroy vinrent prendre les derniers ordres du maître pour les travaux du lendemain; puis, ayant souhaité le bonsoir à M. Aubry et sa fille, ils se retirèrent dans leur chambre.

*La fin au prochain numéro.*

## LE FANTASQUE.

SAMEDI, 21 DECEMBRE 1844.

### Les choses et les hommes.

#### EXAMINÉS A VUE D'OISEN.

SALMIGONDIS.

Quel salmigondis nous avez-vous fait de votre parlement dans votre dernier numéro, s'écrient les lecteurs? Eh! messieurs leur pourrais-je répondre; ce n'est point moi qui l'ai fait, Dieu m'en préserve, c'est vous-mêmes, lecteurs électeurs, c'est vous qui aurez ce péché-là sur la conscience. Vraiment; je suis fâché de vous le dire, mais c'est un devoir; la franchise est le moindre de mes défauts, eh bien! oui, je suis fâché de vous le dire, citoyens du Canada; si l'on voulait par hasard vous juger par vos représentants, on dirait j'en suis sûr qu'il y a parmi vous des gens d'esprit et un très-grand nombre de sots; or vous savez que ce jugement serait injuste car je pense qu'en plusieurs cas vous avez choisi pour vous représenter des hommes beaucoup plus sots que vous ne l'êtes vous-mêmes; au premier abord on pourrait croire que vous vous êtes appliqués en certains cas à envoyer au parlement ce que vous avez parmi vous de moins présentable, de plus lourd, de plus désagréable, et vous avez réussi. Des hommes à jugement téméraire déclareraient de suite que par là vous avez fait acte de sottise; moi qui lis mieux dans votre pensée, je dis que vous avez fait preuve d'esprit et que vous avez élu certains individus pour vous en débarrasser pendant quatre mois de l'année, vous pensiez gagner un an de tranquillité sur trois. Ce n'était pas trop mal imaginé; il est fâcheux par exemple que trop de comités aient eu la même bonne idée; cela fait qu'elle est mauvaise prise dans son ensemble.

Vous êtes priés de croire, chers lecteurs que je ne fais pas ici allusion aux membres du Bas-Canada; je suis trop courtois pour cela; que le Haut-Canada prenne ces folies-là pour lui s'il veut; il ne me donne que vingt ou trente souscripteurs et ceux-là, *of course*, ont trop d'esprit pour se formaliser des vérités que je puis leur débiter.

Mais voilà une bien longue et bien sottie digression qui m'a détourné de ce qui devrait faire le sujet de mon présent article comme je vous l'avais annoncé dans mon précédent numéro. Je devais vous entretenir de quelques-uns des membres du nouveau parlement; mais il faut que je remette cette fête jusqu'après les fêtes; nos représentants vous le savez se sont donné un congé; or il serait mal de parler mal des absents bien qu'ils aient tort. Je ne prétends point qu'ils aient tort de s'être ainsi donné ce congé; personne ne les blâmera pour cela; tandis qu'ils ne

si géront point ils ne feront point de mal ; or, comme dirait fort maladroitement Mr. Sherwood : puisque le parlement peut sans inconvénient s'ajourner pendant dix-sept jours, il peut le faire aussi pendant dix-sept semaines, dix-sept mois, dix-sept ans, dix-sept siècles. C'est là ce qu'on appelle un argument perpétuel, à l'usage de ceux qui voient aussi loin que le bout de leur nez, et Mr. Sherwood, l'organe vocal ou pour parler plus scientifiquement, l'organe déblatère de l'administration, pensait que les gens auxquels il a lancé sa fameuse comparaison du duc de Wellington étaient privés du cartilage en question.

Je remets donc à la reprise de la session pour vous parler de quelques uns des honorables chevaliers, grands hommes et bourgeois de notre nouveau parlement ; je ne voudrais point par mes insensées critiques, par mes indiscrettes révélations, troubler le bonheur qu'ils iront goûter au sein de leurs familles ; je laisse ce soin-là à mesdames leurs épouses qui auront bien assez de gentils reproches à leur faire sur l'énorme péché d'indifférence et autres pécadilles, supposées ou véritables, sans que j'aie leur prêter le secours de mes médisances.

Laissons au plus tôt tout cela de côté pour parler de la nouvelle capitale du Canada. Certes, Montréal se démène assez par le tems qui fuit pour que l'on parle un peu de lui. Vous avez sans doute lu dans maint véridique journal quelque affreuse description de l'état de la société insociable où l'on vit dans la première ville de l'Amérique du Nord. Les horreurs qui s'y commettent m'ont donné l'idée de proposer à sa corporation lors du prochain voyage que je ferai au siège du gouvernement, de rendre à Montréal son ancien nom sauvage de Hochelaga et probablement que cette proposition sera suivie d'une remontrance de la part de messieurs les sauvages de Caughnawaga dont les mœurs sont aujourd'hui de plus douces, conjurant les barbares civilisés de ne point déshonorer par leurs cruautés le nom de l'antique cité iroquoise.

Vous aurez sans nul doute frémi à la lecture des émeutes, des meurtres, des démolitions de maisons et autres tremblements de terre que les journaux ont décrits récemment. Tout cela n'est rien en comparaison de la réalité. Je puis vous faire un tableau bien autrement vrai que celui que vous ont tracé nos confrères ; car tandis qu'ils demeureraient bravement à leur poste . . . près de leur pupitre, entre les bras de leur fauteuil éditorial, moi, loin de suivre ce prudent exemple, et avide de recueillir les nouvelles les plus authentiques afin de vous les transmettre, je parcourais la ville au plus fort du danger, ne songeant point à ma sûreté personnelle, ne rêvant qu'à mon devoir de chroniqueur. Et voici ce que j'ai pu voir et entendre tel que je l'ai transcrit immédiatement sur mon agenda.

**MONTREAL, SAMEDI SOIR. — 11 heures et demie.** Quelle affreuse nuit ! quelles sombres ténèbres ! quelle neige ? quel vent ! quel tems ? quels hommes ? Brrrrrrr !!! Pauvre Montréal ! que penses-tu ? que dis-tu ? que fais-tu ? quelle torture endures-tu ? te tue-t-on ou te tues-tu ? Combien tu me fais regretter le cher Québec ! cité tranquille et paisible qui dort sur son rocher blanc dont le pied gris se baigne dans l'eau bleue ! Héhem ! J'arrive des scènes de carnage, de meurtre et d'incendie ; je n'en puis plus ; dès que j'aurai repris mes sens je narrerai ce que j'aurai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai supposé. Procédons par ordre.

A huit heures j'appris que les L. P. S. mettaient tout à feu et à sang ; qu'ils étaient aux prises avec les M. Q. T. que les J. O. F. cherchaient à les séparer ; mais que les P. H. C. étant survenus, tous les signes de l'alphabet menaçaient de s'entredévorer. Je sortis, en ma qualité d'homme de lettres, pour voir ce qui allait résulter d'une pareille mêlée. Je cours dans le faubourg de Québec, où j'avais aperçu une grande lueur, j'arrive tout essoufflé, c'était une blanchisseuse qui faisait sa lessive en plein air ; je m'informe d'elle si elle avait connaissance du lieu où sont les troubles. Elle me dit que ce devait être dans mon cerveau. Il n'y avait rien à répliquer.

Peu satisfait de cette réception et persuadé que l'on s'égorgeait, quelque part, je me précipite vers le faubourg St. Laurent; arrivé dans l'une de ses longues rues j'entends tout à coup des cris épouvantables, je tourne le coin, j'entre dans une cour d'où partait tout le bruit; je me trouve entre un mari et une femme qui se battaient; je leur demande s'ils sont L. P. S. ou flambarts; alors la grêle de coups que se destinaient mutuellement ces deux moitiés révoltées l'une contre l'autre tombent soudain sur moi; mais heureusement que cela ne dura point car j'en esquivai aussi vite que possible pour courir au faubourg St. Antoine où un passant me dit qu'on se battait. En effet à peine arrivé dans la grande rue près d'une maison des fenêtres de laquelle s'échappait une vive lumière, comme si tout l'intérieur était en feu, j'entends un cliquetis effrayant, pressé, saccadé, entrecoupé, de paroles rapides, de soupirs; je donne un coup d'épaulé, la porte vole devant moi, et je me trouve au milieu d'une foule d'hommes, de femme, de jeunes gens... qui humaient des huîtres. Je vis bien que je m'étais encore une fois trompé; mais pour le coup la méprise était beaucoup plus agréable; par un heureux hasard je me trouvais en pays de connaissance et après quelques coups bien propres à me faire oublier ceux que je venais de recevoir, je racontai dans quelle vue j'étais entré aussi brusquement, et je demandai si l'on savait où étaient les émeutiers? On trouva la farce excellente, le prétexte que j'avais pris pour participer à la fête des mieux imaginés et l'on me dit que si j'étais véritablement amateur de troubles, de carnage, il fallait me diriger vers Griffintown, quartier où selon toute apparence messieurs les membres des sociétés secrètes devaient aller chercher une chaussure à leur pied, c'est à dire des coups de bâton sur la tête, ce qui est quelquefois synonyme quand on a quelque démêlé avec les gens de l'île émeraude.

Chers lecteurs, vous voyez que jusqu'ici j'ai fait, pour vous, preuve de la meilleure volonté; malheureusement mon zèle m'abandonna au bon moment; car tandis que j'aidais à faire détonner les bouteilles, que je faisais ruisseler leur contenu, on faisait dans la rue détonner les armes à feu et couler le sang du prochain. Vous m'excuserez; j'en suis sûr, car vous en eussiez fait autant. N'importe; je pensais toujours à vous, à la tâche que je m'étais imposée; aussi dès qu'il n'y eut plus ni vin ni huîtres, je partis pour Griffintown. Là des scènes plus lugubres m'attendaient. Je me rends donc armé de courage et d'une grosse canne, au centre du dangereux quartier. Tout était tranquille; c'était le morne silence qui suit et précède l'orage; partout les lumières étaient éteintes seulement ça et là l'on entendait des battemens sourds et continus; c'étaient quelques malheureux savatiers qui frappaient leur cuir, prolongeant ainsi leur pénible labeur jusqu'aux approches du sabbat,.... pour compenser le temps qu'ils se proposaient de perdre à la guinguette le lundi.

Néanmoins je ne me laissai point interdire par ce que ce silence et ce bruit à la fois avaient d'effrayant, je poursuivis ma route, regardant toutefois avec précaution devant, derrière moi et de chaque côté, afin de ne me point laisser surprendre; j'avais ainsi parcouru quelques rues sans rien rencontrer d'étrange et j'allais m'en retourner lorsque tout à coup j'aperçois tout près de moi et se promenant à pas lents de long de large, une espèce de fantôme d'une taille gigantesque, enveloppé jusqu'aux yeux dans un manteau de couleur sombre; une lueur se reflétait près de ses pieds sur la neige; d'où je conclus qu'il cachait sous les plis de son vêtement une lanterne sourde. Je résolus d'épier les mouvements suspects de ce personnage. Je le vis aller près d'une porte, écouter attentivement, puis j'entendis un craquement sec; nul doute, pensai-je, c'est un assassin; il arme son pistolet. Au risque de ma vie je dois empêcher le meurtre. Je cours à lui et le tirant par son collet, Halte-là, scélérat! lui criai-je. Ainsi surpris mon inconnu laisse tomber quelque chose qui me parut faire un bruit épouvantable; il se retourna et dirigea tout à coup sur mon visage le vitrail de sa lanterne: Eh mais! s'écria-t-il, est-ce



bien vous depuis quand êtes-vous à Montréal; comment diable avez-vous pu  
 reconnaître par une nuit aussi noire? allons donc viens chez moi fêter ta bonne  
 arrivée; j'ai d'excellents cigares; du bon champagne; tout ce qu'il faut enfin pour  
 achever soigneusement une soirée de bons vivants; Quoi! eh! je ne me trompe point, c'est vous; que diable faites-vous ici  
 à pareille heure; par un temps si noir, en costume de mélodrame?  
 Eh mon cher, c'est une petite affaire bien simple; que celle qui m'avait  
 amené ici; une folle amourette que je te conterai une autre fois; qu'il te suffise  
 de savoir que je me proposais de donner à une jeune demoiselle une magnifique  
 sérénade; mais une des cordes de ma guitare s'étant cassée; et la manière un  
 peu brusque avec laquelle tu l'as fait reconnaître m'ont empêché de mettre mon  
 dessin à exécution; et probablement que tout est pour le mieux; je m'aper-  
 çois à l'onglée que me prend que les sérénades; au moins dans cette saison ne  
 sont de saison que sous le beau ciel de l'Italie; Allons au plus pressé; j'ai une  
 soif d'enfer; un froid d'esquimaux; un appétit de représentant ministériel;  
 suis moi et dépêchons-nous; allons dîner; le vent mugit de plus belles et fouette la grêle  
 contre ma fenêtre; dans les intervalles tout est dans le plus profond silence; Je  
 suis laissé à mes sombres réflexions; Quelle ville que Montréal! ton y lave du  
 linge; les maris y battent leurs femmes; on y rit; on y boit; on y fume; on y  
 mange des huîtres; on y donne des sérénades! Corruption; des corruptions! Il  
 me semble que tout tourne; que le monde est houleversé; Ce que j'ai de mieux à  
 faire est de m'aller coucher; d'autant plus que moraliser à cette heure-là serait  
 peine inutile; tout le monde dort; C'est le bonheur que je vous souhaite et que  
 vous procurera peut-être la lecture de toutes mes balivernes.

(Le feuillet suivant de mon journal. Salmigondis paraîtra Samedi prochain.)

Les ministres, Smith, Daly et... Nous allons lancer à ces messieurs  
 une pointe atroce; mais de même que nos représentants nous voulons leur don-  
 ner un répit de dix-sept jours;

Mr. McLeod, a retiré sa motion au sujet de Mr. l'inspecteur du département du  
 feu. Ce fonctionnaire a passé huit jours sur la braise; jamais pour lui; il n'avait  
 fait si chaud.

Avec le prochain numéro nous terminerons la cinquième année de *Fantasque*.  
 Les numéros qui manquent pour compléter cette série proviennent de l'in-  
 terruption causée par l'incendie. C'est rare que les journalistes aient d'aussi  
 bonnes raisons à donner pour voler leurs abonnés.